

Recherches sociographiques



Les " caractères " nationaux dans un manuel de géographie des années 1930

Pierre Savard

Volume 23, Number 1-2, 1982

Imaginaire social et représentations collectives, I. Mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/055982ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/055982ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Savard, P. (1982). Les " caractères " nationaux dans un manuel de géographie des années 1930. *Recherches sociographiques*, 23(1-2), 205–215. <https://doi.org/10.7202/055982ar>

Article abstract

Peu d'écoliers canadiens-français du Québec ont échappé entre 1920 et 1960 aux manuels de géographie des Frères Maristes. Ces ouvrages sont même passés dans la littérature de souvenir avec leurs cartes et leurs illustrations aux couleurs vives et leurs formules du type : « Montréal, la ville aux cent clochers ». Tout en fournissant une information abondante et constamment mise à jour dans une présentation agréable, les manuels de la collection des Frères Maristes restent proches de la nomenclature dans le style des manuels de l'époque. On y trouve un autre caractère qui ne laisse pas de surprendre le lecteur d'aujourd'hui : l'abondance des jugements de valeurs et des stéréotypes nationaux. L'étude de ces passages nous apparaît des plus révélatrices d'une vision très caractérisée du monde qu'on vise à inculquer à la jeunesse du temps.

LES « CARACTÈRES » NATIONAUX DANS UN MANUEL DE GÉOGRAPHIE DES ANNÉES 1930

Peu d'écoliers canadiens-français du Québec ont échappé entre 1920 et 1960 aux manuels de géographie des Frères Maristes. Ces ouvrages sont même passés dans la littérature de souvenir avec leurs cartes et leurs illustrations aux couleurs vives et leurs formules du type : « Montréal, la ville aux cent clochers ». ¹ Tout en fournissant une information abondante et constamment mise à jour dans une présentation agréable, les manuels de la collection des Frères Maristes restent proches de la nomenclature dans le style des manuels de l'époque. On y trouve un autre caractère qui ne laisse pas de surprendre le lecteur d'aujourd'hui : l'abondance des jugements de valeurs et des stéréotypes nationaux. L'étude de ces passages nous apparaît des plus révélatrices d'une vision très caractérisée du monde qu'on vise à inculquer à la jeunesse du temps.

Le Monde de l'Atlas-Géographie

Des habitants de l'Océanie, région « remarquable non seulement par l'immensité de l'espace qu'elle occupe, mais encore par l'extrême variété de ses aspects, de ses climats, de sa faune et de ses productions » (83), on ne donne qu'une nomenclature sommaire et quelques chiffres de population. ²

1. Voir, par exemple : Jean HAMELIN (1920-1970), *Les rumeurs d'Hochelaga* (Montréal, Hurtubise HMH, 1971) : allusions à « la ville aux cent clochers », pp. 98 et 170. L'édition de 1936 de l'*Atlas-Géographie* à la page 177 dit précisément : « Montréal a été surnommée la ville des clochers ; elle possède plus de 150 églises ou chapelles (...) ». Faut-il rappeler ici qu'à l'époque pré-télévisuelle, les images littéraires et iconographiques des manuels depuis le catéchisme jusqu'aux atlas avaient beaucoup plus d'impact qu'aujourd'hui sur le jeune.

2. Pour ne pas alourdir l'appareil critique, nos citations suivies du numéro de la page sont empruntées, à moins d'avis contraire, à l'édition de 1936 de l'*Atlas-Géographie* [...] 7^e et 8^e années, Montréal, Granger Frères, 1936. Ce manuel dont le copyright remonte à 1927 a alors atteint sa vitesse de croisière. Il nous arrivera de compléter ou de comparer avec l'*Atlas-Géographie* [...] *Cours moyen*, c'est-à-dire 4^e et 5^e années, paru en 1945 (copyright, 1944) et l'édition de 1946 du *Cours complémentaire* (8^e et 9^e années). L'approbation de ce manuel par le Conseil de l'instruction publique remonte à 1923 ; l'édition de 1946 souligne qu'il a été « adopté » par les commissions scolaires de Québec et de Montréal. Les soulignés dans notre texte sont toujours des auteurs des manuels.

« Continent lourd et massif », difficile de pénétration, l'Afrique a été « la dernière partie du monde connue dans son entier bien qu'elle ait été à la porte de la civilisation antique ». (59) « Les peuplades nègres [y] sont adonnées pour la plupart aux pratiques dégradantes du fétichisme » ; cependant, « un grand effort a été fait depuis un siècle pour convertir les Noirs de l'Afrique au catholicisme : grâce au zèle infatigable des missionnaires, il commence à porter des fruits. Sur tous les points de la côte et bien avant dans l'intérieur, ont été fondées des chrétientés nombreuses et florissantes qui deviennent, en même temps, des centres de civilisation. » (61) Une exception au tableau : « Dans l'Afrique du Sud vivent plusieurs races de nègres, sinon très civilisés, du moins industriels et bien organisés, auxquels on donne le nom général de Cafres. » (66)

« L'Asie est la plus peuplée, la plus vaste et la plus élevée des cinq parties du monde. La moitié de la population totale du globe se trouve en Asie. Nul pays [*sic*] du monde ne se présente à nous escorté d'un pareil cortège de grands souvenirs : c'est en Asie que l'Écriture sainte place le berceau du genre humain ; c'est là qu'ont été fondés les premiers empires et qu'ont fleuri Babylone, Ninive, Tyr, Jérusalem et tant d'autres cités célèbres, aujourd'hui ensevelies à jamais sous leurs ruines. » (68) « Grâce au zèle des missionnaires et à la belle œuvre de la Propagation de la foi, le nombre des chrétiens s'accroît chaque jour en Asie » (71) qui sont 20 millions sur 900. Les principaux pays méritent une présentation. « Les Turcs ont une origine et des mœurs asiatiques ; ils sont bien faits de corps, braves à la guerre, et légendaires pour leur force physique ; mais comme tous les mahométans ils sont fanatiques, orgueilleux, ignorants et sensuels ; ils manquent des qualités qui assurent aujourd'hui le succès ; toute civilisation, toute industrie a disparu sous leur domination oppressive et barbare. » (73) « L'Arabe a le corps souple et maigre, le teint brun, les yeux et les cheveux noirs, la barbe forte ; il supporte bien la faim et la fatigue. Doué d'un esprit pénétrant et d'une certaine aptitude pour les sciences, les arts et l'architecture, il a eu au moyen âge une période de civilisation brillante dont témoignent les monuments qu'il a laissés en Espagne et dans l'Afrique du Nord. Poli, hospitalier, l'Arabe est néanmoins enclin à la vengeance, au vol et à la trahison. » (74) La Palestine « dont l'étendue égale à peu près la moitié de la superficie de la Nouvelle-Écosse » et « dont le sol si fertile et si productif autrefois nourrissait plusieurs millions d'habitants, est aujourd'hui dépeuplée et inculte ; elle ne présente partout que des collines nues et déboisées, des torrents desséchés, des campagnes acides et pierreuses » (75). Suivent des notations de géographie sacrée sur le Jourdain, le mont Carmel, le mont Thabor, le mont Nébo, Jérusalem et d'autres villes comme Béthulie « où Holopherne périt de la main de Judith » (75). Passant en Asie orientale, on y apprend que « le Chinois a le teint jaunâtre, le visage large et carré, le nez court, les pommettes saillantes, la barbe et les cheveux noirs et raides. Il est intelligent et possède de remarquables aptitudes pour les arts mécaniques ; sobre, endurant au travail, c'est un

excellent cultivateur, un négociant adroit et dissimulé. » (79) Vivant dans une « monarchie constitutionnelle » et possédant un commerce qui « fait une redoutable concurrence aux autres grands pays commerciaux », le Japonais « est ordinairement plus petit que le Chinois, mais il a les traits plus réguliers ; son teint est brun olivâtre ou parfois blanc. Au moral, c'est un peuple aimable, gai, d'une excessive politesse ; il se distingue par un sens artistique développé. L'instruction est très répandue au Japon. » (80) Les « Hindous » [*sic*] vivent dans « une vaste contrée méridionale administrée par l'Angleterre ou tout au moins placée sous son influence ». Ils sont « d'une grande sobriété, sont intelligents, doux, timides et hospitaliers, mais efféminés et superstitieux. Ils sont bien faits, quoique pas très robustes ; la couleur de leur peau, généralement brune et même noire dans les classes inférieures, est souvent très claire dans les classes supérieures. » (81) La grande richesse du pays est l'agriculture même si seulement le tiers du pays est cultivé. Comme la Chine, l'empire des Indes pourrait économiquement se suffire à lui-même : « L'industrie hindoue, florissante pendant tant de siècles, est aujourd'hui en partie ruinée par la concurrence anglaise. » (80)

L'Amérique du Sud est présentée fort brièvement au plan humain. Sa population est formée de « blancs descendants d'Européens », de métis, de « noirs, descendants des anciens esclaves amenés d'Afrique » et des « Indiens, anciens possesseurs du sol, quelques-uns civilisés, mais la plupart restés ou redevenus plus ou moins sauvages » (117).

L'Amérique du Nord « a, de l'Europe, les populations actives et intelligentes qui, dans un espace de temps relativement très court, a élevé sa civilisation, son industrie et son commerce au niveau de ceux de la vieille Europe, chose qui lui a été facilitée d'ailleurs, par cette dernière ressemblance, d'avoir, comme l'Europe, des côtes accessibles et découpées » (87). Des habitants des « États du Centre », seuls les Mexicains ont droit à un portrait. « Le Mexicain, d'un naturel généreux et enthousiaste, manque de persévérance, d'esprit d'entreprise et surtout de ponctualité : au Mexique, toutes choses se feront *a magnana* (demain matin) ; le Mexicain ne connaît pas, comme son voisin le Yankee, le prix du temps. La vanité du Mexicain n'a point de bornes ; son courage consiste à mépriser sa vie propre autant que celle des autres ; il est prompt à se servir de ses armes, qu'il porte toujours sur lui. » (109) La société mexicaine est compartimentée. Les Créoles (descendants d'Européens) « sont les seuls entourés d'une véritable considération car ils représentent la caste aristocratique ». Les Métis « forment la partie la plus active mais aussi la plus turbulente de la nation ; vigoureux, indisciplinés, ils sont les auteurs principaux des révolutions qui désolent le pays ». Les « Péons » constituent des « sortes de serfs de la glèbe » tandis que les Indiens « nomades » sont encore « plus ou moins sauvages » (108).

Les pages consacrées aux États-Unis se distinguent par leur sobriété en matière de jugements. Sous la rubrique « Caractère », on y apprend que « les

premiers colons des États-Unis étaient de forte race anglo-saxonne ; ce n'étaient pas des aventuriers, mais des chefs de famille, apportant leurs biens, leurs vertus natives et leurs mœurs rigides » (95). « La population des États-Unis se compose d'éléments divers : toutes les races et toutes les nations y sont représentées. Les Européens forment l'élément principal, mais ils appartiennent à toutes les races de l'Europe, parlent toutes les langues, pratiquent toutes les religions. » (95) Les seuls défavorisés des États-Unis semblent être les habitants de « race rouge » qui « vivent péniblement dans les réserves qui leur sont assignées par le gouvernement » (95). L'auteur souligne au passage la proportion considérable des « nègres » dans les États du Sud mais sans jugement. Si « l'anglais est la langue officielle des États-Unis et s'il est parlé par tous les citoyens [...], divers groupes de nationalité unis et assez forts, gardent, en plus, leur langue d'origine » (95). D'après le contexte, l'auteur évoque les Allemands, les Canadiens et les Italiens. « La religion catholique est florissante aux États-Unis » et l'« instruction [y] est très répandue ». Si les États-Unis occupent « un des premiers rangs dans la production mondiale », c'est dû non seulement à ses ressources naturelles mais « à l'esprit d'entreprise du peuple qui l'habite » (96).

Sur le « caractère » des habitants du Canada, le manuel est plutôt bref si on le compare aux pages sur certains pays d'Europe. Le Canadien français « dont les ancêtres ont colonisé le pays [...] a gardé, dans son caractère, les qualités de franchise, de gaieté et d'urbanité qui lui viennent de ses aïeux. Comme le Français de France, il aime à parler et entendre parler ; très attaché à sa religion à laquelle il doit la conservation de son idéal politique, il tient également beaucoup à la langue ancestrale. » L'auteur précise : « Sous cette dénomination générale de Canadien français, nous comprenons aussi les Acadiens, fils du même sol et du même peuple. » (136) Son concitoyen « anglais » « a peu changé ses habitudes » en traversant les mers ; « il se croit encore sur le sol de la mère patrie et agit avec la même précision, le même souci des affaires ou du sport » (136). Des Indiens, des Chinois, des Japonais et des diverses « races européennes » qui ont immigré au Canada (Belges, Italiens, Allemands, Polonais, Russes, etc.), il n'est fait que mention sans leur attribuer quelque « caractère ». L'auteur emploie ici le mot « race » sans s'embarrasser de contradictions. On verra plus bas une définition de race qui n'a rien à faire avec celle-ci.

L'Europe occupe une place de choix dans le manuel. « L'Europe est la plus petite des cinq parties du monde, mais c'est la plus puissante, la plus civilisée et relativement la plus peuplée. Dieu n'a pas donné à l'Europe les dimensions imposantes de l'Asie ou de l'Amérique ; simple presque île du continent asiatique, elle n'offrirait pas, dans toute sa surface, un bassin assez vaste au Nil, à l'Amazone ou au Mississipi ; mais telle est la puissance de l'esprit humain et de la civilisation chrétienne que cette médiocre péninsule est, depuis vingt siècles, le grand théâtre de l'histoire, et le centre du monde par ses arts, son commerce et son influence ; elle est en quelque sorte la métropole du genre humain. » (25)

« L'Europe est peuplée de race blanche. Si on excepte quelques races très anciennes qui ont été refoulées graduellement aux extrémités occidentales du continent (Basques, Celtes), la population de l'Europe appartient à trois familles principales », soit « gréco-latine, germanique et slave » (29). L'Europe dont la population équivaut au quart du total du globe est peuplée de « chrétiens à part 10 millions de musulmans, de juifs ou de païens ». Elle compte « 200 millions de catholiques, 130 millions de schismatiques et 110 millions de protestants » (30).

Du caractère des peuples slaves, le manuel parle peu. Il est vrai que « rien n'est si mêlé que les races, les langues et les peuples du nord-est de l'Europe : lors des grandes invasions, bien des troupes se sont arrêtées en chemin ou, ayant été refoulées, se sont fondues dans la population du pays » (51). Seuls les Polonais ont droit au paragraphe « Caractère ». Ils sont « gais et rêveurs, vaillants et généreux, épris d'idéal, très aptes aux sciences et aux arts ; la population ouvrière est remarquable d'endurance et de docilité » (53).

De la famille germanique, le groupe des Scandinaves reçoit des mentions élogieuses. « La Norvège forme un peuple de marins ; les descendants des anciens *northmen*, écumeurs de mer, ont gardé leur amour de la liberté et des aventures. » (55) Leurs voisins suédois « sont intelligents, sociables et polis. On les a appelés les Français du Nord : ils aiment à se faire donner ce titre, mais il leur manque pour le mériter : le soleil du Midi, les monuments curieux et le renom poétique. » (55) Leurs voisins finlandais qui, sans être scandinaves, partagent le même milieu géographique sont « blonds, de grande taille, ils forment un peuple de défricheurs laborieux et de marins habiles » (53).

« Au physique, l'Allemand est grand, fort, un peu épais, il a les cheveux blonds. Au moral, il est laborieux, économe et opiniâtre. » (47) Son voisin, le Hollandais, « a la taille élevée, la peau blanche, les cheveux blonds, les yeux clairs. Il est réservé, taciturne comme son ciel, grand fumeur et grand buveur d'alcool. C'est un marin habile, un colonisateur adroit, un commerçant avide. » (45) Partagé entre « la race flamande » et « la race wallonne », le Belge « combine l'opiniâtreté calme, persévérante et réfléchie des races germaniques, à la vivacité d'allure et d'intelligence des peuples latins » (45).

Une place de choix est réservée aux Îles britanniques qui, avec la France, ont droit à un chapitre entier dans le manuel. Après avoir célébré la constitution britannique, modèle de « la plupart des constitutions actuelles des États civilisés », l'excellente culture de son sol, le fait qu'elle est « la première puissance industrielle et commerciale qui fût jamais », l'auteur évoque le « caractère » de ses habitants : « Le peuple anglais a été façonné par le milieu physique. L'air est humide et lourd, le sol qu'il faut constamment drainer ou défricher pour l'empêcher d'être repris par la forêt ou le marécage, ont créé ou développé en lui certaines habitudes passées depuis longtemps dans le tempérament national ; par exemple le besoin d'une nourriture copieuse et fortement

épiciée, composée principalement de viande; l'usage des boissons fortes; l'obligation enfin d'avoir un logement bien clos et confortable: le *home* où se pratique le culte de la famille et du foyer. La santé menacée par le climat, il a dû se prémunir par l'exercice, le sport qui, à son tour, a contribué à donner au caractère anglais, la volonté, l'impassibilité, la ténacité et l'amour de la lutte, marques distinctives de cette race.» (33) Le déterminisme géographique marque aussi les habitants de la Verte Érin d'origine celtique: « Les brouillards fréquents et les pluies presque continues donnent à ce pays un aspect mélancolique qui a, peu à peu, passé dans le caractère de ses habitants. »

Les pays dits gréco-latins nous valent des stéréotypes aux traits accusés. « Le climat très varié de la Grèce a contribué à développer chez les Grecs les qualités les plus diverses: il a éveillé leur intelligence naturellement vive, fine et curieuse; c'est l'éclat de la lumière qui a fait des Grecs un peuple d'artistes, doués d'un sentiment exquis de la mesure et de la forme.» (58) Le Portugal connaît le sous-développement économique en partie à cause de traités trop favorables à l'Angleterre; dans cette « république unitaire encore mal établie », l'instruction est peu répandue: on y compte quarante pour cent d'illettrés. (43-44). « L'Espagnol est généralement de taille moyenne et bien fait; dénué d'embonpoint, il a le teint basané au sud, pâle ailleurs. Il est loyal, généreux, courageux, capable de grandes corruptions, mais il offre en même temps un singulier mélange d'indolence, d'orgueil et de passions violentes. » Sur l'Italie, le manuel est plus prolixe encore. Ce pays est « remarquable par ses arts, ses monuments anciens et par les souvenirs historiques ou religieux que son sol nous rappelle. Nulle part la peinture, la musique et la sculpture n'ont atteint une telle perfection. On vante avec raison le beau ciel d'Italie. » (40) Quant aux habitants, ils sont « sobres, gais, intelligents; ils excellent dans la musique, la peinture et la sculpture, mais ils sont vindicatifs, insouciants et, s'ils font d'excellents manœuvres, ils manquent d'audace ou d'énergie pour les grandes entreprises; ils ont, en général, une imagination vive et brillante, l'émotion facile et changeante. L'Italien est un artiste, ce n'est pas un savant ni un inventeur. » (40) Un développement est consacré à Rome, « métropole du monde catholique », et à ses monuments. L'édition de 1946 du *Cours complémentaire* renferme un chapitre sur l'État pontifical, « puissance dont l'étendue est toute en hauteur: [car] elle unit la terre au ciel » (65). On y rappelle qu'en 1870, « sous prétexte d'unifier les royaumes d'Italie, les États pontificaux longtemps convoités furent enlevés à l'Église. Le 11 février 1929, une entente entre la Papauté et le gouvernement d'Italie réparait l'injustice commise ». Et de terminer en citant Mussolini: « La Cité du Vatican est petite par le territoire, mais elle est grande moralement. »

Avec l'Angleterre, la France connaît de tous les pays d'Europe le plus long exposé. Issus de « trois souches principales: les Celtes, les Romains et les Francs », les Français parlent tous la langue française sauf quelques milliers de

Bretons, de Basques, de Flamands et d'Alsaciens qui, pour la plupart, « ajoutent à leur idiome particulier, la langue nationale » (37). « La France est placée sous un beau ciel, les étrangers aiment à y venir : l'Anglais, dit un proverbe, travaille chez lui et va se reposer en France. Le Français sait recevoir et aime à recevoir ; aussi la vie de société faite de politesse, de distinction, de finesse s'est-elle développée en France plus que partout ailleurs. Le Français est généreux, brave dans le danger, sa parole est facile, piquante et éloquente au besoin, son esprit est remarquable d'ordre, de clarté et de mesure. Sur le champ de bataille, c'est un soldat incomparable. Mais on reproche aux Français, avec raison, d'être légers, inconstants et trop amis du changement. » (38) Parmi les lieux importants, on ne manque pas de citer les provinces de Normandie, de Bretagne et de Picardie d'où « sont venus nos ancêtres », Saint-Malo, patrie de Jacques Cartier, Brouage, patrie de Champlain, Lourdes et Paray-le-Monial et la Basilique du Vœu national au Sacré-Cœur sur la colline de Montmartre, trois centres de pèlerinage fréquentés par les Canadiens. (38-39) Paris est « la plus belle ville du monde par ses monuments » et c'est « la métropole littéraire, scientifique et artistique du monde entier » (38).

Un ethnocentrisme satisfait

Les généralisations abusives, les stéréotypes grossiers et le déterminisme quelque peu primaire de ces manuels ont de quoi faire sursauter le lecteur de 1980, habitué à plus de sobriété dans les manuels en matière de jugements sur le « caractère » des peuples. La littérature géographique du XIX^e siècle, héritière en la matière des récits de voyages, reste pleine de jugements sur les peuples au nom de la géographie « humaine ». Une science fille de la psychologie sociale s'élabore en Europe à la fin du siècle. Il en sortira du pire et du meilleur. Les uns s'en serviront pour exalter les différences qui enrichissent le genre humain ; d'autres pour mieux appuyer leurs hiérarchies des « races ». En France, le succès d'un ouvrage tel *Esquisse psychologique des peuples européens* du philosophe Alfred FOUILLÉE (Paris, Alcan), qui connaît plusieurs éditions avant 1914, témoigne de la force du courant. L'entre-deux-guerres continue de vivre de cette science aux bases bien fragiles.

Les stéréotypes nationaux nous intéressent au moins à deux titres. D'une part, ils nous renseignent sur la vision du monde transmise à des générations d'écoliers avec la bénédiction des responsables de l'éducation du temps. D'autre part, ils nous mettent sur la piste de l'âme collective qui se révèle à travers les images de l'autre tant il est vrai que les stéréotypes constituent des repoussoirs ou des sources d'attractions dans la recherche de son identité collective.

Ce qui frappe, de prime abord, c'est la richesse des stéréotypes sur l'Europe. Plus de la moitié des jugements sur le caractère des peuples portent sur des Européens. Les peuples du Nord y sont représentés, à tout prendre, sous

un jour nettement plus favorable que ceux du Midi. Aux premiers les qualités morales (politesse, économie, opiniâtreté, esprit de travail), aux seconds les dons culturels (sens artistique). Les vices sont réservés aux Méditerranéens (inconstance, insouciance, indolence, esprit de vengeance, orgueil et passions violentes). Tout au plus souligne-t-on discrètement que le Nordique aime l'alcool.

Comment s'expliquent ces traits ? Le climat y joue un rôle-clé. Le climat fait de lumière explique les qualités artistiques des Grecs. Seul le soleil manque aux Suédois pour en faire un peuple idéal. La Grande-Bretagne doit à son climat le *home*, le sport et les qualités morales de ses habitants. C'est le climat qui rend les Irlandais mélancoliques. Cependant, si le Canada « est un pays clair et gai ; [si] les journées de soleil sont plus nombreuses dans notre pays qu'en Angleterre ou en Allemagne » (26), l'auteur n'en tire aucune conséquence pour le caractère des habitants.

Quant au relief, il n'entre en jeu que sur les côtes. Les peuples du Nord se révèlent, grâce à leur exposition maritime, des « marins habiles ».

Ce déterminisme simpliste tourne un peu court. On ne trouve rien sur les ressources du sol et du sous-sol ou sur d'autres facteurs qui eussent pu « expliquer » d'autres traits de « caractère national ».

La géopolitique suggère des explications. L'Italie, en rivalité avec la France à la fin du dernier siècle jusqu'en 1914 au moins, est jugée sévèrement tandis que les alliés traditionnels, Pologne et Suède, sont fort prisés. L'auteur ou les auteurs du manuel sont ici nettement tributaires de sources françaises.

L'appartenance ou non au catholicisme ne semble pas jouer un rôle décisif dans les jugements d'ensemble, sauf peut-être en ce qui a trait aux Polonais qui ne sont décrits que sous des traits positifs. Les États-Unis de fondation protestante, la Grande-Bretagne protestante elle aussi, la Suède luthérienne sont fort bien traités. L'Italie et l'Espagne sont jugées avec une sévérité certaine tandis que le portrait du Mexique (où a eu lieu de 1910 à 1928 une révolution fortement anticléricale) n'a rien de reluisant.

Pourtant, les traits religieux de l'humanité sont très accusés. Quatre grandes religions se partagent le monde. Le Christianisme se divise en trois branches : l'Église catholique, « la seule véritable » (*Cours moyen*, 17), « la seule vraie » (*Cours complémentaire*, 42), l'Église grecque schismatique et l'Église protestante « née au XVI^e siècle de la révolte de Luther contre l'autorité du Pape » (*Cours complémentaire*, 42). Le Judaïsme est la religion des Juifs qui attendent encore le Messie. Le Mahométisme, « fondé par un faux prophète appelé Mahomet » (*Cours moyen*, 17), est « un mélange grossier de pratiques chrétiennes, juives et païennes » (*Cours complémentaire*, 42). Le Paganisme « consiste à rendre à des objets créés un culte d'adoration qui n'est dû qu'à Dieu

seul » (*Cours moyen*, 17). Dans le *Cours complémentaire*, on explique avec plus de précision les variétés de polythéismes.

Les formes politiques n'ont pas de rapports avec les caractères. L'État est « un territoire dont tous les habitants obéissent au même gouvernement ; ex. : l'Angleterre, la France, les États-Unis » (*Cours moyen*, 18). Les États connaissent diverses formes de gouvernement : monarchie, république, confédération... « Un État est une confédération lorsqu'il est composé de plusieurs États secondaires unis pour leurs intérêts communs, ex. : les États-Unis, le Canada, le Mexique. » (*Ibid.*) Si « presque tous les États sont aujourd'hui constitutionnels », il arrive qu'« en période difficile, on voit s'établir un gouvernement absolu sous forme de dictature. Telles sont actuellement (1934) les dictatures fasciste en Italie, hitlérienne en Allemagne, soviétique en Russie. » (43) Le *Cours complémentaire* apprend que « peuple ou nationalité » désigne « un groupe d'hommes dont le rassemblement a été favorisé par des circonstances historiques, par une communauté de langue, de religion, de mœurs et surtout par l'idéal d'un même avenir ». L'auteur précise : « En Europe, après la guerre, la langue est devenue le signe de la nationalité. Dans les pays neufs, la nationalité se base sur la foi en un même avenir. Ex. : bien que leurs origines historiques et religieuses soient fort diverses, Canadiens et Américains forment deux peuples dont le but est de mettre le plus possible leur pays respectif en valeur. » (43)

Si l'agriculture, « la source la plus abondante de revenus de notre Province » (194), occupe une place de choix dans le manuel qui compte un important chapitre sur la colonisation du Québec, aucune idéologie agriculturiste ne commande les jugements. L'exaltation des Anglo-Américains laisse au contraire percer une admiration pour le commerce et l'industrie qu'on retrouve dans les allusions favorables aux « marins habiles », aux « colonisateurs adroits » et aux « commerçants avides ».

À aucun moment il n'est fait appel à l'idée de race pour expliquer le « caractère ». On explique la diversité du peuplement terrestre comme suit : « Bien que tous les hommes descendent d'Adam et d'Ève, nos premiers parents, ils ne sont pas entièrement semblables parce qu'ils ont été changés par le climat des pays où ils se sont établis ; on les divise aujourd'hui en quatre grandes races, d'après la couleur du visage » (17, édition du *Cours moyen*) ; les quatre races sont la blanche, la jaune, la noire et la rouge. Dans le *Cours complémentaire*, on parle de trois races : blanche, jaune et noire, « la moins civilisée » précise l'auteur (41).

À travers ces traits multiples et parfois contradictoires par lesquels le Canada français se définit en décrivant les autres, il se dégage l'image assez nette d'un ethnocentrisme satisfait. Le catholicisme et la langue française, « à cause de sa clarté et de son élégance [...], ordinairement employée par les savants et à la cour des rois » (*Cours moyen*, 18), constituent les deux signes de

l'identité canadienne-française. Le climat du Canada fait du Canadien français un Nordique plus qu'un Méridional. L'avenir de la collectivité passe par la pratique des vertus « anglo-saxonnes » sans pour cela renier les héritages catholiques et français.

Pierre SAVARD

*Centre de recherche
en civilisation canadienne-française,
Université d'Ottawa.*

NOTE DOCUMENTAIRE

Le Québec n'a jamais connu le système du manuel unique souhaité, par exemple, par des syndicalistes pour réduire les frais des parents dont les enfants passent d'une école à l'autre mais fortement combattu, autour de 1900, pour des raisons idéologiques : le danger que l'État n'impose par là une doctrine unique. La réalité est toutefois plus complexe. Les communautés religieuses qui, depuis le début du XX^e siècle, dominent l'industrie du manuel scolaire en sont venues dans la pratique à se partager le marché suivant les disciplines. Aux Clercs de Saint-Viateur est dévolue l'histoire du Canada de l'école élémentaire aux classes de lettres du cours classique : le Farley-Lamarche vient en 1935 couronner l'édifice. Si le manuel de M^{sr} Camille Roy domine en littérature canadienne-française dans les classes du classique pendant des décennies, celui des Sœurs de Sainte-Anne, qui connaît des rééditions, occupe le marché des classes des couvents. Les Frères de l'Instruction chrétienne, quant à eux, monopolisent le secteur de l'anthologie au cours public avec les *Lectures littéraires* qui présentent des auteurs français et canadiens.

Les Frères Maristes, pour leur part, publient près d'une cinquantaine de manuels pour les cours primaire et secondaire entre 1891 et 1933 dans des matières comme la grammaire, la lecture, l'écriture, la comptabilité et la géographie. C'est sans conteste dans cette dernière discipline qu'ils vont connaître le plus grand succès. Leur premier cours de géographie en trois volumes destiné aux élèves de l'élémentaire et du secondaire sort des presses en 1908. En 1922 paraît le nouveau cours qui nous occupe ici. Voir sur ces questions : *Cinquantenaire de l'arrivée des frères maristes au Canada, 1885-1935*, s.l.n.d., 224p. (pp. 21-22). Dans les années 1940, les auteurs vont volontiers chercher l'expertise hors de la congrégation. L'abbé Th.-W. Lessard collabore à la préparation et à l'expérimentation du *Cours moyen* (4^e et 5^e années) publié en 1945 (voir l'avertissement du manuel). Benoît Brouillette est mis à contribution pour des chapitres sur la géographie générale dans l'édition de 1946 du *Cours complémentaire* (voir la préface du manuel).

Le succès de la collection s'explique en partie par son caractère moderne. La préface de l'édition de 1936 du *Cours complémentaire* célèbre « la netteté de l'impression, la pureté des lignes et la symphonie chantante des couleurs » réalisées dans une de « nos imprimeries les plus réputées ». La Maison Granger Frères déjà solidement installée dans le monde de l'édition du manuel scolaire ne ménage rien pour conserver à cette collection son caractère attrayant. La collection des Frères

Maristes se retrouve encore dans les écoles et les collèges classiques au milieu des années 1950. Elle sera peu à peu remplacée à la fin de cette décennie par la collection Pierre Dagenais, en trois volumes, au Centre de psychologie et de pédagogie. Dagenais s'est entouré d'un comité de rédaction qui regroupe tant des dynamiques jeunes professeurs de géographie que des géographes de profession blanchis sous le harnais de l'enseignement : le sulpicien Gérard Aumont, Ludger Beauregard, Benoît Brouillette, Pierre Camu, Paul-Yves Denis, Noël Falaise, Robert Garry, Fernand Grenier, Marc-Aimé Guérin, Louis-Edmond Hamelin, André Journaux, André Lefebvre, Louis Trotier.

Sur l'évolution de l'enseignement de la géographie entre 1930 et 1960 on consultera, entre autres : Benoît BROUILLETTE, « L'enseignement de la géographie. Un manuel nécessaire », *Revue dominicaine*, avril 1940 : 171-182 (éloge de la collection Brunhes chez Mame pour les écoles primaires) ; Louis-Edmond HAMELIN, « Quelques aspects méthodologiques de l'enseignement de la géographie dans le Québec », *Culture*, XVI, 1955 : 68-89 (l'auteur note que les Maristes poussés par la concurrence des manuels de Dagenais ont refait leur livre de 5^e année) ; Fernand GRENIER, « La géographie au Canada français », *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, 6, 1961 : 121-131 et 150-151 (dénonce l'édition de 1949 du cours complémentaire des Maristes) ; Louis-Edmond HAMELIN, « Petite histoire de la géographie dans le Québec et à l'Université Laval », *Cahiers de géographie de Québec*, VII, 13, octobre-mars 1963 : 137-152 (fournit l'arrière-plan utile de l'évolution de la discipline ; pour Hamelin, les années 1942 à 1948 sont celles de précurseurs de la « géographie moderne » et la didactique allait suivre).

Sérieusement contestés dès les années 1930 par les psychologues sociaux comme les Américains Katz et Braly, les stéréotypes disparaissent peu à peu des manuels. L'action de l'UNESCO leur porte des coups solides. On s'étonne d'autant plus de trouver, exceptionnellement il est vrai, des passages de ce genre dans un manuel publié à Montréal en 1977 (Marc-Aimé GUÉRIN, *Petit manuel de géographie québécoise*, Montréal, Guérin, 151p.) : « Il est bien connu des agents d'immeubles que Montréal appartient aux Juifs et il faut lever notre chapeau, paraît-il, devant les petits Juifs qui achètent de vieux immeubles à Montréal, les retapent et les louent au Service des affaires sociales de Montréal ou à l'Université du Québec à Montréal. » (P. 65.). Ou encore : « Les Italiens [...] s'entêtent à parler anglais parce que ce sont des commerçants et des arrivistes : des sortes de petits Juifs méditerranéens qui désirent parler le langage de l'argent américain qui est anglais. Montréal, pour un Italien, ne serait qu'un autre New York, qu'un autre Chicago : villes où ses ancêtres ou ses cousins ont organisé, en Amérique, leurs premiers traffics (de l'italien *traffico*, négoce plus ou moins louche... » (P. 81.) Sur la question des stéréotypes, on se reportera au manuel classique de Otto KLINEBERG, *Psychologie sociale* (Paris, 1963, traduction, souventes fois réédité). La revue *Ethno-psychologie*, *Revue de psychologie des peuples* dans sa trente-cinquième année en 1980 publie des articles intéressants tant pour le contenu que sur les méthodes. Au Canada, le *Canadian Journal of Ethnic Studies / Revue canadienne d'études ethniques* permet de suivre le mouvement scientifique. Voir aussi la riche bibliographie dans : John W. BERRY, Rudolf KALIN et Donald M. TAYLOR, *Attitudes à l'égard du multiculturalisme et des groupes ethniques au Canada*, Ottawa, 1977, xxvi + 375p.